

## Lettre à Eugène de Rastignac Quand le Tout-Paris politique et littéraire ne bruit que de la publication des "Carnets" d'Henri de Marsay...

**A**h mon ami, depuis ce matin, je cours, je m'essouffle, je vous cherche, j'ai fait sonner le heurtoir de votre hôtel jusqu'à ce qu'un suisse, hautain comme un ministre et débraillé comme un publiciste vienne de mauvaise grâce m'expliquer que vous étiez absent de chez vous et m'éconduire. J'ai aussitôt hélé un fiacre sans numéro, ils sont bien plus serviables et discrets que ceux qu'autorise la préfecture, pour me rendre chez l'une de vos maîtresses et attendre là que vous en sortiez. Mais à peine avais-je monté le marchepied qu'une seule question s'imposait ; laquelle choisir ? Vers quel hôtel demander au cocher de me conduire ? Chez Nucingen ? À l'hôtel de Listomère ? Chez la pauvre marquise d'Espard, qui n'a même plus de feu pour sécher ses jupons ? J'ai bien pensé venir faire le charivari devant la maison de cette bonne Célestine Rabourdin, nous savons tous combien son mari est complaisant et son lit accueillant, mais nous sommes lundi et c'est le mercredi que, de tradition, vous aimez venir la b... sur le front !

Aussi j'ai crié le nom du journal et c'est là, sur mes genoux, dans les cahots de la voiture, essayant de me faire de mes dossiers une écritoire que je vous trousserai cette lettre. Si je ne vous trouve pas en personne au journal, au moins elle vous y trouvera.

Savez-vous la nouvelle ? Étiez-vous informé ? Paris à cette heure sait-il déjà quelque chose ? Le crieur n'annonce rien, mais ce soir le Château sera en révolution, la Chambre en état de siège, les journaux en ébullition.

J'étais, dès l'aube – ne riez pas – en séance au palais d'Orsay. Là, j'écoutais le chant des bateliers qui remontent la Seine et je faisais jouer le reflet des broderies d'argent de mon habit avec les rayons d'un pâle soleil d'hiver. Seul le bruit que fait le craquement du bois lorsqu'il tra-

vaillait venait distraire ma rêverie quand un huissier vint m'apporter un billet signé d'Honoré lui-même. Marsay, le grand Henri de Marsay, le prince des lions, le tombeur des Chambres, la terreur des écrivassiers, le ministre tout-puissant, l'homme qui sut arracher le timon de l'État à ceux qui l'avaient confisqué des mains de l'Empereur, celui qui sait tout et qui eut toujours un coup d'avance. Celui-là même que l'on disait moribond mais dont on ne chuchote pas le nom sans crainte. Henri de Marsay aurait publié ses *Carnets* ? Le croyez-vous ? Depuis qu'il a quitté le ministère, il hante les cauchemars de tous les ambitieux et de tous les prébendiers. Dans les salons, son nom, aujourd'hui, suscite les sarcasmes de tout ce que Paris compte de girouettes – le dictionnaire, vous le savez, en a été publié –, mais que son ombre vienne à passer et c'est l'effroi qui luit curieusement dans les regards.

Les *Carnets*, me dit Honoré – qui en serait lui-même l'imprimeur –, sont suivis d'un répertoire de ses maximes les plus acerbes. Un paquet contenant les premiers placards de ces annexes accompagnait le mot qui m'a été remis. On peut y lire : « *Il faut penser sans détour sa supériorité* », ou encore : « *Une grande maîtrise de soi et des affaires passe souvent pour de l'égoïsme.* » Tout Marsay est là.

Le livre se vendra dès demain chez L'Harmattan et le texte final en aurait été établi par François Nelidov, le fils de l'un de ces décastristes chassés par le tsar de toutes les Russies et qui fait aujourd'hui l'ornement des salons les plus difficiles. ●

*Carnets posthumes d'Henri de Marsay*, L'Harmattan, 142 pages, 14,25 €.

